

Analyses d'ouvrages

Deux livres d'histoire de la psychiatrie éclairent deux grands noms de cette branche médicale, Cesare Lombroso (1835-1909) et Henry Ellenberger (1905-1993).

MONTALDO Silvano e TAPPERO Paolo edd. - *Il Museo di Antropologia criminale "Cesare Lombroso"*, UTET Torino, 2009, 325 p.

Cent ans après la mort de Cesare Lombroso (1835-1909), fondateur de l'anthropologie criminelle (*La medicina legale dell'alienazione*, 1873; *L'uomo criminale*, 1875 ; *L'uomo delinquente*, 1876); *La donna criminale*, 1895 ; *Il crimine, causa e rimedi*, 1899) son "Musée criminel", unique au monde, remanié et revu, a réouvert ses portes (Via Pietro Giuria 15, dans le Palazzo degli istituti anatomici, tel. 011 670 81 95), provoquant un grand intérêt dans le public mais aussi une forte opposition à ce que beaucoup considèrent comme une visualisation et une stigmatisation du malade mental dangereux sur sa "sale tête". Silvano Montaldo (professeur d'histoire contemporaine) et Paolo Tappero (professeur de médecine légale et directeur du Musée jusqu'en 2009), ont réalisé un catalogue remarquable, avec des spécialistes de différents horizons pour pouvoir couvrir des champs très divers : préparations anatomiques, cires, dessins, photographies, objets volés, instruments criminels, instruments de châtement (peu), objets artisanaux et artistiques, parfois de grande qualité, fabriqués à l'hôpital psychiatrique ou en prison. Certains d'ailleurs ont été présentés à l'exposition parisienne du Musée d'Orsay, *Crime et châtement*, en 2010.

Lombroso avait commencé sa collection vers 1859 et resta collectionneur toute sa vie, aidé de ses proches, de ses élèves italiens et étrangers, de ses admirateurs du monde entier. Son gendre, Mario Carrara, poursuivit la récolte jusqu'en 1932 : alors en effet ce fondateur de la médecine légale italienne fut l'un des rares universitaires à refuser de prêter le serment de fidélité au régime fasciste et fut chassé de l'université (bien avant donc les mesures antisémites). Son beau-père, juif lui-même, avait d'ailleurs publié en 1894 *L'antisemitismo e le scienze moderne* !

On ne connaît pas bien en France la générosité de ces deux grands noms, le beau-père et le gendre, en très bonne place dans la bourgeoisie turinoise, bien introduits aussi dans les prisons et dans les hôpitaux !, attentifs et critiques à l'égard de toute "déviance" (génie, folie, crime, politique), et qui espéraient faire progresser l'humanité en repérant très tôt les mauvais déviants, les futurs criminels. Ce catalogue est remarquable à tout point de vue.

Turin est la proie d'une sorte de "lombrosomania", et l'office de tourisme distribue même un dépliant pour une visite des lieux de la vie de Lombroso, *I luoghi di Cesare Lombroso. Le abitazioni, i luoghi di lavoro, le sedi del museo*. On notera aussi que l'université de Turin entretient un site, sur lequel on peut faire une visite virtuelle de ses musées dont celui-ci (site Museounito).

Danielle Gourevitch

ANALYSES D'OUVRAGES

YANACOPOULO Andrée - *Henri F. Ellenberger, une vie (1905-1993)*, Liber, Québec, 2009, 389 p.

Il s'agit d'un psychiatre, auteur d'un livre fondamental, et dont le parcours, tant géographique que biographique, est d'une originalité peu commune. Il naît en Afrique du sud, dans une famille protestante helvète-parisienne, installée là depuis longtemps comme missionnaires d'une société évangélique. Cette famille assume toutes les tâches d'un ministre de paroisse ; de plus, elle observe une tradition déjà ancienne, celle de conserver et de classer soigneusement toute sa correspondance et ses documents, y compris les journaux personnels et intimes. Il en résulte une documentation d'une exceptionnelle richesse, qui peut même paraître excessive.

Le 18 août 1914, l'enfant part pour la France où il fera ses études : la guerre ne durera pas. Ces études en effet se prolongeront au-delà de la Grande Guerre jusqu'à la veille de la suivante : au concours de 1932, il est nommé interne (à titre étranger) des asiles d'aliénés de la Seine. On dit couramment qu'il était camarade d'internat d'Henri Ey ; en fait celui-ci était du concours 1925, ils étaient certes collègues mais non camarades. Par contre, leur correspondance des années 1950-1960 démontre, par le tutoiement et la familiarité du ton, que les deux lumières de la psychiatrie étaient amis.

L'auteur remarque avec pertinence que, pendant les dernières années de l'entre-deux-guerres, la pléthorique correspondance ne fait pas la moindre allusion à l'actualité politique de l'Europe. On pourrait ajouter que, psychiatre éminent, H.F.E. concentre son attention sur sa famille même éloignée et sur les différentes églises protestantes des pays qu'il parcourt. La psychiatrie dynamique, dont l'histoire sera son chef-d'œuvre, "rappelle sans conteste la cure d'âme... ou écoute pastorale (qui) appartient au protestantisme". L'analyste didactique d'Ellenberger sera le pasteur Oskar Pfister (p. 200).

En mai 1941, il passe en Suisse, pays qu'il quittera en août 1953 ayant, pour la première fois de sa vie, trouvé un poste convenablement rémunéré de professeur de psychiatrie à la fondation Menninger, dans la capitale du Kansas, Topeka. Signalons (p. 194-195) l'intéressant souvenir d'un ancien élève détaillant le talent pédagogique d'H.F.E., professeur d'histoire de la médecine. Las de l'isolement et du provincialisme du Kansas, il accepte un poste de professeur agrégé à l'université Mac Gill et s'installe à Montréal, en juillet 1959. Peut-être a-t-il redouté l'ambiance intégriste d'un catholicisme strict qui vivait alors ses dernières années au Canada français ; il passe en 1962 à l'université de Montréal.

De 1966 à 1968, tout en assurant son cours de psychologie criminelle, il rédige son grand-œuvre médité depuis des années, *The discovery of the Unconscious, the history and evolution of dynamic psychiatry*. Il fait remonter l'histoire de l'inconscient à l'Antiquité classique, donne toute sa place à la psychanalyse freudienne mais sans dévotion ni allégeance, accorde toute leur place à Jung, Adler et surtout Janet. La limpidité, la simplicité du style, la rigoureuse honnêteté scientifique, l'impartialité font l'unanimité. "Quoiqu'écrit en anglais, ce livre avait été pensé en français", dit-il (p. 233), "mais je l'ai fait parce que c'était la moindre des politesses envers le pays qui subventionnait ma recherche" (p. 231).

Le livre sort officiellement, par les soins de Basic Books, le 31 mars 1970. Une partie en avait été dictée, à deux secrétaires polyglottes, en français, et elles traduisaient aussitôt en anglais. Les traductions italienne et allemande ont cependant précédé la française, qui n'est sortie qu'en 1974, chez un éditeur de province, estimé et sérieux mais modeste. Si l'on en croit la page 231, elle se serait heurtée à l'obstruction malveillante d'une cote-

ANALYSES D'OUVRAGES

rie du mandarinat parisien de l'époque, dont le chef faisait la loi en matière de psychologie chez l'un des éditeurs nationaux. La substance de ce livre est fournie en grande partie par une correspondance familiale qui dégage une atmosphère d'ingénuité et de spontanéité, qui déborde quelquefois sur l'auteur. C'est un plaisir de la retrouver, après le prix que la Société lui avait attribué il y a quelques années ; elle a fait un considérable travail de recherche et d'enquête, tout en laissant parler la fraîcheur de cette ingénuité épistolaire. Le héros en est, pour se borner à ce qui lui survit, un historien consciencieux, très probe, subtil, curieux, expérimenté, quelquefois ingénu lui-même : un honnête homme doit-il s'en excuser ? Il a eu quatre patries successives, a su s'adapter et s'attacher à toutes, avec peut-être une préférence pour celle de sa jeunesse, et en tout cas pour sa langue. Il laisse son nom et ses archives au "centre de documentation" de l'hôpital Sainte-Anne de Paris, et, aux Happy Few de l'histoire de la psychiatrie, un livre qui ne périra pas.

Michel Gourevitch